



# Preface to "Knowledge Unbound: Selected Writings on Open Access, 2002–2011"

The Harvard community has made this article openly available. [Please share](#) how this access benefits you. Your story matters

Citation	Suber, Peter. 2016. Preface to "Knowledge Unbound: Selected Writings on Open Access, 2002–2011." Cambridge, MA: MIT Press. (FR: Lebert, Marie. 2021. Préface du Savoir libéré, Peter Suber)
Published Version	<a href="https://mitpress.mit.edu/books/knowledge-unbound">https://mitpress.mit.edu/books/knowledge-unbound</a>
Citable link	<a href="https://nrs.harvard.edu/URN-3:HUL.INSTREPOS:37368651">https://nrs.harvard.edu/URN-3:HUL.INSTREPOS:37368651</a>
Terms of Use	This article was downloaded from Harvard University's DASH repository, and is made available under the terms and conditions applicable to Open Access Policy Articles, as set forth at <a href="http://nrs.harvard.edu/urn-3:HUL.InstRepos:dash.current.terms-of-use#OAP">http://nrs.harvard.edu/urn-3:HUL.InstRepos:dash.current.terms-of-use#OAP</a>

15 juillet 2021

Le savoir libéré [titre provisoire]

Préface par Peter Suber

Traduction de Marie Lebert

Durant l'année universitaire 2001-2002, j'ai pris un congé sabbatique de mon poste à l'Earlham College, en prévoyant de terminer deux ou trois articles de philosophie restés inachevés. Le web existait depuis plus de dix ans et les navigateurs web depuis plus de huit ans.

J'avais déjà pour habitude de mettre en ligne mes écrits de philosophie et le matériel pédagogique de mes cours pour que tout le monde (personnes ou machines) puisse les utiliser à quelque fin que ce soit. J'observais déjà les avantages de cette exposition plus large: correspondance provenant de lecteurs fiables, citations de mes articles, invitations à prendre la parole, discussions en ligne sur mes idées et nombre croissant de liens vers mes écrits.

En tant qu'universitaire, je vivais l'essor de l'internet comme nouveau médium permettant de diffuser le savoir. C'était à la fois transformateur et enivrant. Pour moi, c'était comme un crash d'astéroïde qui changeait le monde académique en profondeur, qui mettait les dinosaures académiques au défi de s'adapter, et qui nous mettait tous devant le choix de faire partie de ces dinosaures ou d'aller de l'avant. Mais tout le monde ne voyait pas les choses de cette façon. Pour certains, l'internet n'était qu'un médium de plus véhiculant le courrier indésirable, la publicité, le narcissisme et la pornographie.

Deux grandes figures étaient à l'arrière-plan de mes pensées pendant que je réfléchissais à la révolution des communications que nous étions en train de vivre. La première figure était Platon, qui exprimait en son temps la chance qu'il avait eue d'être né en Grèce à l'époque de Socrate. La deuxième figure était Bob Dylan, qui disait: «Gardez les yeux grands ouverts, la chance ne se reproduira plus.»

Je voyais distinctement la chance que j'avais de vivre les premiers pas de l'internet à la fois physiquement et intellectuellement. J'utilisais l'internet pour mon propre travail de manière sérieuse et constructive, et pas seulement technologique et ludique. Mais j'appréciais aussi le côté technologique me permettant de juger de la puissance et du potentiel de l'internet. J'observais attentivement certains de mes collègues qui tentaient eux aussi d'utiliser l'internet de manière sérieuse et constructive, tandis que d'autres tentaient tout aussi sérieusement de ne pas utiliser l'internet. J'ai finalement réalisé que je ne me contentais pas d'observer. Je vivais moi aussi la transition que des institutions, des industries et des cultures étaient en train de faire, ou allaient bientôt faire, et je tentais de comprendre et de favoriser cette transition.

Aussi bien Platon que Bob Dylan m'ont rappelé que je ne me contentais pas d'utiliser les nouvelles technologies et de participer à un changement majeur. Je vivais aussi à la bonne

époque pour cela. Je pensais que Benjamin Franklin lui aussi aurait accueilli cette révolution avec enthousiasme, et que j'aurais aimé en parler avec lui. Mais, même si Benjamin Franklin ne pouvait pas vivre la révolution en cours, il a eu la chance de vivre une autre révolution.

L'internet a été créé par des chercheurs pour partager leurs travaux de recherche. L'internet a pris la suite d'ARPANET, le réseau numérique créé par l'ARPA (Advanced Research Projects Agency) pour partager la recherche en informatique entre les laboratoires de l'ARPA. Vingt ans plus tard, Tim Berners-Lee a inventé le World Wide Web en tant qu'application internet permettant aux chercheurs de partager leurs travaux de recherche.

Les activités commerciales furent interdites sur l'internet pendant les deux premières années du web. Mais, dès que les portes se sont ouvertes, les entrepreneurs se sont précipités pour utiliser ce nouveau médium à des fins commerciales et de divertissement. Ils ont rapidement dépassé et même éclipsé l'utilisation de ce médium en tant que réseau académique pionnier.

Les chercheurs déjà présents sur l'internet n'ont pas perdu leur élan pour autant, mais le monde universitaire dans son ensemble a vu émerger quatre groupes. Un premier groupe a continué d'avancer au moins aussi vite que les entrepreneurs commerciaux. Un deuxième groupe a avancé avec prudence et à titre expérimental. Un troisième groupe s'est demandé si partager les recherches en ligne était finalement une bonne idée. Un quatrième groupe a remarqué le brouhaha en cours sans se laisser distraire et en continuant de partager leurs travaux de recherche.

Les chercheurs ont toujours écrit des articles dans des revues spécialisées à comité de lecture pour avoir un impact et non pas pour un gain financier. Même si ces revues ne les rémunéraient pas pour leurs articles, ces chercheurs étaient impatients d'en écrire de nouveaux et de les soumettre à ces revues en renonçant à la fois aux droits d'auteur et au gain financier. Ils étaient parfaitement conscients des avantages intangibles de voir leurs articles publiés dans ces revues, y compris pour l'avancement des connaissances et pour l'avancement de leur carrière. Ils reconnaissaient que ces motivations étaient bien supérieures au fait de toucher des droits d'auteur.

Ces chercheurs ont compris que le salaire qu'ils recevaient de la part des universités leur permettait de faire don de leurs articles de recherche et leur évitait aussi la nécessité d'écrire des travaux plus populaires et moins spécialisés pour gagner un revenu. Des droits d'auteur peuvent en effet être perçus pour des manuels, mais rarement pour des monographies et jamais pour des articles de recherche.

Ces chercheurs savaient (ou auraient dû savoir) qu'une technologie émergente leur permettait d'élargir leur audience et d'augmenter leur impact sans sacrifices supplémentaires de leur part. Ils savaient (ou auraient dû savoir) que cette technologie était entièrement compatible avec un examen rigoureux de leurs articles par un comité de lecture. Ils savaient (ou auraient dû savoir) qu'ils étaient mieux placés que quiconque pour utiliser cette technologie à leur avantage, et beaucoup mieux placés que les journalistes et les romanciers qui ont besoin de leurs droits d'auteur pour vivre.

En tant qu'universitaires, nous avons déjà l'expérience de freins tels que des prix élevés et une technologie inadéquate, par exemple pour lire les travaux de recherche de nos collègues ou pour diffuser nos propres travaux auprès de tous ceux qui pourraient en faire usage. Mais nous allons bientôt avoir l'expérience de freins tels qu'une imagination insuffisante et des habitudes académiques à l'évolution lente.

En 2001, j'utilisais déjà régulièrement le web pour la recherche et l'enseignement, et je réfléchissais à la manière dont les chercheurs et les enseignants pourraient mieux tirer parti du web. J'observais que d'autres universitaires faisaient de même, mais pas autant que j'espérais. Lorsque je remarquais que quelqu'un – quel qu'il soit – prenait l'internet au sérieux en tant que nouveau médium de diffusion du savoir académique, et plus encore en tant que médium révolutionnaire de diffusion gratuite de nos travaux de recherche dans le monde entier, j'envoyais des courriels enthousiastes à ces collègues.

Au début, j'écrivais un message individuel à chaque collègue. Un peu plus tard, j'ai gagné du temps en diffusant un courriel par le biais d'une liste de diffusion, tout en m'excusant de devoir passer d'un message personnel à un message collectif. Après un certain temps, j'ai réalisé que je pouvais non seulement inclure une liste d'amis mais aussi des personnes inconnues intéressées par le sujet. J'ai donc mis la liste de diffusion en ligne avec la liberté pour tout un chacun de s'inscrire.

C'est ainsi qu'est née ma lettre d'information en mars 2001. Je l'ai dénommée Free Online Scholarship Newsletter (FOSN) avant de la renommer SPARC Open Access Newsletter (SOAN) en juillet 2003 lorsque SPARC (Scholarly Publishing and Academic Resources Coalition) est devenu mon sponsor et mon éditeur. Cette lettre d'information fut publiée jusqu'en juin 2013.

À l'origine, je souhaitais vraiment terminer quelques essais de philosophie restés inachevés pendant ce congé sabbatique de 2001. J'aimais être professeur de philosophie, sous tous ses aspects, sauf pour le fait que j'avais des projets d'écriture bien plus nombreux que ceux que je pouvais réaliser. Au début de mon congé sabbatique, je débordais d'idées et de projets.

Mais je venais tout juste de débiter ma lettre d'information et sa liste d'abonnés augmentait rapidement. Après avoir remis les notes de mes étudiants au printemps, je me suis surpris à retirer les livres de philosophie de mon bureau et à consacrer chaque heure de ma journée de travail -- ainsi que de nombreuses autres heures -- à la diffusion gratuite du savoir académique en ligne, plus connue aujourd'hui sous le nom d'accès ouvert.

Au cours de cette année sabbatique, j'ai publié ma lettre d'information environ une fois par semaine. Lorsque je suis revenu à l'enseignement à temps plein l'année suivante, j'ai suspendu cette lettre d'information et lancé un blog, Open Access News, à la place. Pour résumer une longue histoire, mon épouse et moi avons décidé cette année-là de quitter nos postes respectifs et de déménager dans la petite ville où nous avons passé notre congé sabbatique sur la côte du Maine.

Depuis que j'ai quitté l'Earlham College en 2003, j'ai consacré toute mon activité professionnelle à l'accès ouvert. J'ai repris ma lettre d'information dès que ce fut possible,

une fois par mois au lieu d'une fois par semaine. J'ai conservé mon blog et j'écrivais le blog et la lettre d'information en parallèle. Pour diverses raisons, j'ai dû arrêter le blog en 2010, après plus de 18.000 articles en huit ans, mais j'ai poursuivi la lettre d'information pendant encore trois ans.

Ce livre est une sélection de mes écrits sur l'accès ouvert, essentiellement ceux qui ont été publiés dans ma lettre d'information. La sélection de ces articles fut la partie la plus difficile. Notre première sélection était beaucoup trop volumineuse pour un livre en un volume et nous avons dû retirer une vingtaine d'articles. Notre deuxième sélection était plus réalisable pour un tel livre. Mais au moment où nous nous sommes mis d'accord, j'avais écrit une demi-douzaine de nouveaux articles et je souhaitais en inclure quelques-uns.

Nous avons finalement sélectionné ces 44 articles publiés entre mars 2002 et mars 2011. J'en ai abrégé certains pour minimiser les répétitions, mais je n'ai pas modifié les textes pour autant.

Une liste complète de mes écrits sur l'accès ouvert est disponible dans une bibliographie en ligne que je tiens à jour.

---

[http://cyber.law.harvard.edu/~psuber/wiki/Writings\\_on\\_open\\_access](http://cyber.law.harvard.edu/~psuber/wiki/Writings_on_open_access)

---

Faute de place, je ne peux malheureusement pas remercier ici tous ceux qui ont soutenu mon travail de recherche sur l'accès ouvert. Mais je souhaite particulièrement remercier Rick Johnson et Heather Joseph, les deux directeurs exécutifs successifs de SPARC. Rick m'a invité à publier ma lettre d'information au sein de SPARC en 2003, et Heather a ratifié cet arrangement lorsqu'elle a pris la relève en 2005. Je leur envoyais mes articles avant publication, mais ni l'un ni l'autre ne m'a jamais suggéré de supprimer ou reformuler quoi que ce soit, et n'a jamais laissé entendre que certaines idées pourraient poser problème à leur organisation.

Nous nous sommes mis d'accord sur les grandes lignes, par exemple les avantages de l'accès ouvert et les stratégies pour y parvenir, et nous nous sommes mis d'accord aussi sur de nombreux détails. Mais je reste surpris de leur accord inconditionnel au cours des dix années pendant lesquelles SPARC a publié ma lettre d'information mensuelle. Tous deux ont fait preuve d'une générosité sans faille en me laissant même mettre en danger la réputation de SPARC. Un auteur a rarement ce genre de liberté, surtout lorsqu'il touche un chèque à la fin du mois. J'ai mesuré la chance que j'avais, parallèlement au fait de pouvoir vivre en direct la naissance de l'internet à la fois physiquement et intellectuellement.

Mes remerciements les plus vifs vont à mon épouse, Liffey Thorpe. Là aussi avec beaucoup de chance, elle a pu quitter son poste de professeur titulaire en même temps que moi pour que nous puissions déménager dans le Maine et débiter la phase suivante de nos carrières respectives, dans mon cas la phase de l'accès ouvert. Sans cela, il m'aurait fallu attendre un congé sabbatique tous les sept ans pour terminer les articles que je souhaitais vraiment écrire.